



HAL
open science

Les inscriptions en alphabet latin de Chypre au Moyen Âge : enquête exploratoire

Estelle Ingrand-Varenne, Maria Aimé Villano

► To cite this version:

Estelle Ingrand-Varenne, Maria Aimé Villano. Les inscriptions en alphabet latin de Chypre au Moyen Âge : enquête exploratoire. Cahiers du Centre d'Etudes Chypriotes, 2021, 50, pp.305-328. 10.4000/cchyp.518 . halshs-03410747

HAL Id: halshs-03410747

<https://shs.hal.science/halshs-03410747>

Submitted on 3 Feb 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Estelle Ingrand-Varenne, Maria Aimé Villano, « Les inscriptions en alphabet latin de Chypre au Moyen Âge : enquête exploratoire », *Cahiers du Centre d'Etudes Chypriotes*, Association Centre d'Etudes Chypriotes, 2021, p.305-328. (halshs-03410747)

[version auteurs]

Les inscriptions en alphabet latin de Chypre au Moyen Âge : enquête exploratoire¹

Estelle Ingrand-Varenne (CNRS, CRFJ/CESCM)

Maria Aimé Villano (Université de Vérone)

Avec plus de 800 inscriptions (sans compter les graffitis²), l'île de Chypre offre la plus forte concentration de textes inscrits – qu'ils soient gravés, incisés ou peints – en alphabet latin de toute la Méditerranée orientale au Moyen Âge. Un terrain rêvé pour l'épigraphiste. Le seul travail d'ampleur existant aujourd'hui est le catalogue des inscriptions lapidaires conservées et disparues, datant des périodes franque et vénitienne, dirigé par Brunehilde Imhaus³. Lancé en 1996 pour la première prospection et publié en 2004⁴, cet inventaire prolonge l'étude menée à la fin du XIX^e siècle par Tankerville J. Chamberlayne mais restée au premier volume⁵ – lui-même complétant les recherches de Louis de Mas Latrie⁶ – et s'appuie sur Camille Enlart⁷.

Ces deux épais volumes et la prédominance des textes sur pierre liés à la mort ne doivent pas faire oublier les autres supports et matériaux qui ont servi de médium à l'écriture latine : peintures murales ou sur icônes, métal des objets et des bijoux, bois, céramique, orfèvrerie, verrerie etc. ; ni laisser dans l'ombre les autres fonctions jouées par celle-ci : commentaire de scène, exégèse biblique, mention de nom et de date, commémoration de construction d'édifice, mention de travaux, charte lapidaire etc. Il reste cependant difficile d'avoir une vue générale, car ces textes sont abordés de manière fragmentaire et circonstancielle, la documentation épigraphique reste incomplète, éparpillée, parfois difficile d'accès voire inédites⁸. Les pièces publiées n'ont pas de protocole commun. Il manque donc à

¹ Nous avons le plaisir de remercier Philippe Trélat pour son invitation à participer à ce volume spécial, ainsi que les deux experts dont les remarques et la finesse ont de beaucoup enrichi cet article.

² À ce sujet, voir l'article de Mia Trentin dans le même volume (Trentin 2021).

³ Imhaus 2004.

⁴ Les volumes sont en réalité sortis en 2006.

⁵ Chamberlayne 1894.

⁶ Mas Latrie 1879, p. 340-401. Celui-ci s'est lui-même inspiré d'un manuscrit italien comprenant des transcriptions et dessins d'inscriptions, conservé à la bibliothèque communale de Piacenza (Mss. Communale 14). Ce manuscrit est généralement attribué à Marcello Cerruti (1808-1896), mais le nom de Luigi Palma di Cesnola (1832-1904) est également indiqué sur la première page. Il est actuellement en cours d'étude et de publication.

⁷ Enlart 1899.

⁸ B. Imhaus indiquait elle-même en introduction (Imhaus 2004, vol. I, p. XVII) que certains sites n'avaient pu être vus et les inscriptions photographiées, comme à la cathédrale Saint-Nicolas/mosquée Lala Mustapha Pacha à Famagouste, et à la mosquée Arab Achmet à Nicosie. De plus, concernant les sources textuelles, seuls les écrits de voyageurs et auteurs entre 1590 et 1925 ont été dépouillés, et non les œuvres médiévales.

ce jour une édition d'ensemble des inscriptions ainsi qu'une étude globale de cette pratique graphique en caractères latins.

C'est toute l'ambition du projet ERC GRAPH-EAST de créer un nouveau champ de recherche centré sur les inscriptions et graffitis en alphabet latin de la Méditerranée orientale du VII^e au XVI^e siècle en offrant une vision « écologique » de l'épigraphie – cette métaphore étant utilisée pour sa valeur heuristique – afin de voir l'inscription comme un organisme en interaction avec son environnement naturel, et de comprendre son écosystème⁹. Il permettra donc de resituer la production épigraphique chypriote au sein des pratiques graphiques de cet espace oriental au Moyen Âge et en regard de l'Occident, d'en comprendre les spécificités ainsi que de saisir les interactions entre les autres écritures en contact (grecque, arménienne, arabe etc.). Cette étude s'inscrit aussi pleinement dans le renouvellement de la discipline épigraphique qui, de science auxiliaire de l'histoire, est devenue une des sciences fondamentales de l'écrit, au carrefour des disciplines (histoire, histoire de l'art, archéologie, linguistique, littérature, paléographie, liturgie etc.). Dans la lignée d'un nouveau champ apparu au cours des années 1990 sur les pratiques sociales de l'écrit, et plus généralement, autour de la « scripturalité » médiévale¹⁰, l'inscription est désormais appréhendée comme verbe et matière, texte en contexte, dont la dimension spatiale, visuelle et plastique, voire iconique, tout comme symbolique, est particulièrement développée¹¹.

Le but de cet article, à l'orée de ce vaste projet européen, est modestement de lancer des hypothèses, d'évoquer des intuitions, d'ouvrir des pistes à travers un petit bouquet d'inscriptions de la période franque et vénitienne. Il s'agit de réfléchir à ce qu'est cette écriture, ce qu'elle représente, ce qu'elle produit. L'épigraphie est un terrain d'observation des croisements, des conflits et des alliances entre les nombreuses communautés qui habitaient l'île, et, si Étienne de Lusignan dans sa *Description de toute l'île de Chypre* au XVI^e siècle ne nous ment pas, ces relations étaient bien articulées et allaient bien au-delà de l'opposition Orient/Occident, incluant Grecs, Latins, Nestoriens, Jacobites, Maronites, Coptes, Arméniens, mais aussi Melkites, Éthiopiens, Géorgiens, ou encore les communautés

⁹ Projet ERC Starting grant n° 948390, GRAPH-EAST: Latin as an Alien Script in the Medieval Latin East (2021-2026), porté par Estelle Ingrand-Varenne au Centre d'études supérieures de civilisation médiévale (Université de Poitiers/CNRS). Les quatre objectifs du projet sont de prendre en compte le « cycle de vie » de l'objet épigraphique (sa production médiévale et toute l'histoire de sa réception/transmission), puis de comprendre la représentation et la pratique du système alphabétique latin en Orient, de proposer une histoire connectée des épigraphies utilisant d'autres alphabets, et enfin d'analyser cette écriture migrante au prisme des transferts culturels entre Orient et Occident. Un recensement et des missions de terrain seront réalisés afin de produire une édition exhaustive de ce type documentaire, préalable à l'étude.

¹⁰ Chastang 2008 ; Barret, Stutzmann, Vogeler 2016.

¹¹ Debiais 2017. Debiais 2009. Eastmond 2015, Treffort 2008, Ingrand-Varenne 2018.

juives, comme à Famagouste et Nicosie¹². Trois dossiers ont d'emblée attiré notre attention, sous l'angle typologique, matériel et paléographique : les premières inscriptions funéraires au XIII^e siècle, les inscriptions lapidaires liées à la norme, telle la « charte lapidaire » de Famagouste au XIV^e siècle, et la transition graphique opérée à la période vénitienne (XV^e-XVI^e siècles).

Les premières inscriptions lapidaires sous les Lusignan

Alors que le royaume des Lusignan naît à la fin du XII^e siècle, fort peu d'inscriptions lapidaires du XIII^e siècle sont parvenues, comme l'a déjà relevé Pierre-Yves Le Pogam¹³. Elles sont au nombre de 22, d'après les datations proposées dans le catalogue de B. Imnhaus (malheureusement sans critère explicitement donné pour étayer les propositions)¹⁴. Si l'on s'appuie sur les inscriptions qui comportent une date de décès assurée, on ne compte que quatre textes, tous gravés dans les dernières décennies : en 1279, en 1294 par deux fois, et en 1297. Cette absence d'écrits monumentaux de près d'un siècle s'explique certes par les aléas habituels de la conservation, les destructions et le remploi des pierres, mais aussi par la rareté des constructions religieuses latines dans la première moitié (voire les trois premiers quarts) du XIII^e siècle, la conjoncture étant peu favorable à la multiplication des édifices, la communauté latine restant encore assez réduite et le contexte politique troublé¹⁵. Or, ce sont souvent les édifices religieux qui polarisent l'écriture épigraphique, bien plus que l'architecture civile et militaire, les fortifications et châteaux élevés à cette époque.

Ces premières inscriptions en caractères latins ne sont pour autant pas négligeables. La plus ancienne semble être l'épithaphe d'Adam d'Antioche, maréchal de Chypre, mort probablement dans le deuxième quart du XIII^e siècle. Le tombeau, découvert en 1887 par Chamberlayne près de l'église de Pallouriotissa près de Nicosie, est aujourd'hui conservé au

¹² Étienne de Lusignan 1573, c. 35. Sur cette société multiconfessionnelle et les minorités religieuses, voir Grivaud 2000 et Trélat 2021a.

¹³ Le Pogam 2012, p. 243.

¹⁴ Il faut préciser qu'en plus de ces 22 inscriptions, 39 ont une datation vague, étalée sur deux siècles, XIII^e-XIV^e siècle. Un travail précis sur les critères de datation (paléographique, linguistique, historique, matériel) pour chaque inscription permettrait certainement d'affiner la chronologie, même si cela reste difficile dans le cas de petits fragments très érodés.

¹⁵ Soulard 2006. Les efforts se sont alors portés sur les cathédrales (Saint-Nicolas de Famagouste et Sainte-Sophie de Nicosie sont en chantier par exemple, et cette dernière était l'unique paroisse latine de Nicosie en 1253) et les abbayes (Bellapaïs) ; mais la multiplication d'églises paroissiales n'était pas indispensable. C'est la chute des places fortes de Terre sainte et le fait que les Latins se réfugient sur l'île, qui donne à Chypre un nouvel essor. Les règnes d'Henri II (1285-1324) et Hugues IV (1324-1359) sont ainsi marqués par un grand élan de constructions religieuses.

château médiéval de Limassol¹⁶. L'épithaphe a été gravée sur un couvercle de sarcophage en marbre, qui reposait probablement sur des colonnettes¹⁷, comme le propose la mise en scène muséale actuelle. Placé sous le décor divisé en sept panneaux, elle se déroule sur une ligne, sur toute la longueur du tombeau (soit 2,30 m) avec le texte suivant : + ANNO : AB INCARNACIONE : DOMINI : MCC[---] NONAS : MAII : OBIIT : DNS : ADAM : DE : ANTIOCHIA : MARECALL : CYPRI : AĪA Ā REQVIESC[---]¹⁸ (fig.1)

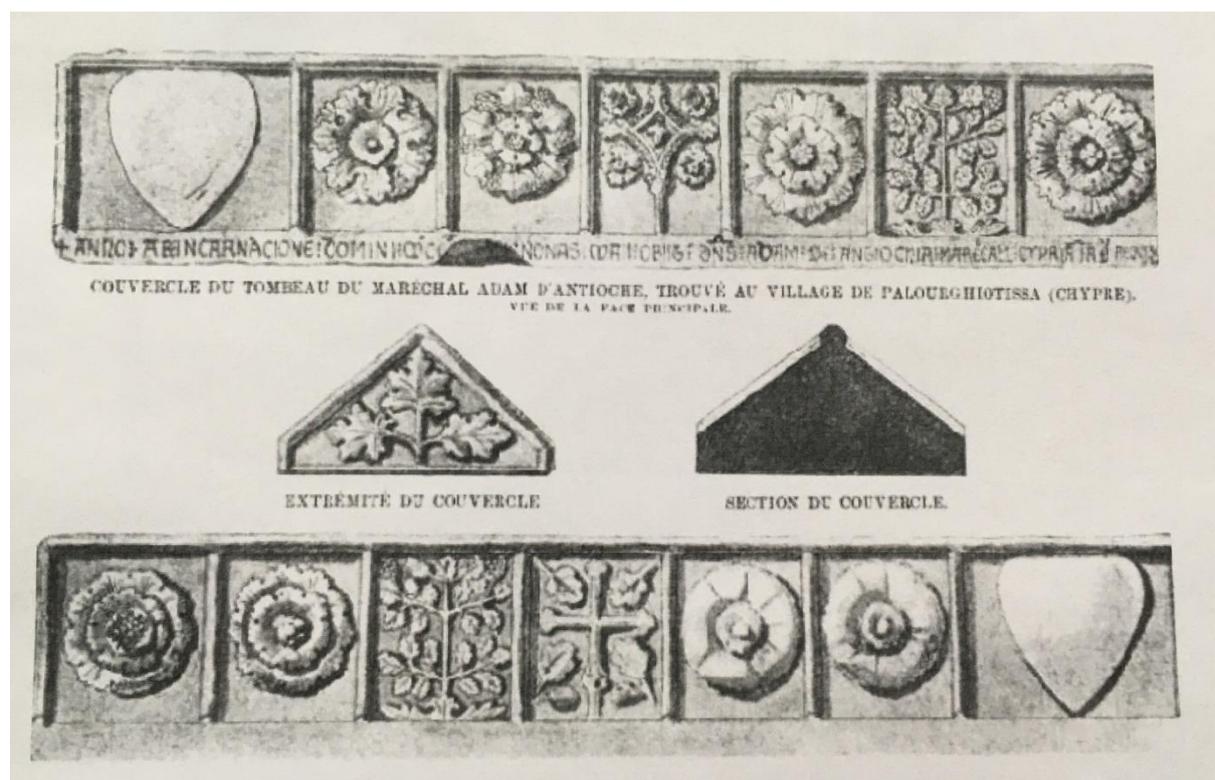


Figure 1 : Tombeau d'Adam d'Antioche, première moitié du XIII^e siècle, Limassol. Planche extraite de l'article de Louis de Mas Latrie.

Une cassure à l'endroit même de la date empêche de proposer une décennie précise, néanmoins le croisement de plusieurs indices permet de réduire l'intervalle possible. Dès sa découverte, le personnage a été identifié parmi les officiers du Royaume de Chypre : Adam d'Antioche succède à Renaud de Soissons qui exerçait encore en 1217, et son fils Jean

¹⁶ Mas Latrie 1888, p. 226-228 ; Mas Latrie 1889 ; Enlart 1899, vol. II, p. 485-486 ; Imhaus, Morriseau 1998, p. 218-220 ; Imhaus 2004, vol. I, p. 154-155, n°285 ; Le Pogam 2012, p. 249, fig. 9 donne la photographie.

¹⁷ Il faudrait pourtant vérifier le dessous du couvercle pour examiner les marques de taille : une pierre juste dégrossie pourrait indiquer qu'elle était à même le sol, alors qu'une pierre parfaitement lisse inciterait davantage à imaginer une disposition sur colonnettes. Ce type de tombeau est sans doute lié au statut du défunt, on le connaît pour les saints et les rois (Dectot 2009).

¹⁸ La transcription proposée est faite à partir des photographies publiées et tient compte des abréviations et des signes diacritiques. Édition critique : « *Anno ab incarnatione Domini 12[...]
nonas maii obiit d(omi)n(u)s Adam de Antiochia, marescall Cypri, a(n)i(m)a c(ujus) requiesc[at in pace].* » Traduction : « L'an de l'incarnation du Seigneur 12..., le ... jour des nones mourut le seigneur Adam d'Antioche, maréchal de Chypre. Que son âme repose en paix. » Tankerville J. Chamberlayne propose de restituer le mot *pridie* avant *nonas*, ce qui situerait la mort le 6 mai.

d'Antioche occupe cette fonction en 1247¹⁹. Les analyses paléographique et linguistique sont en accord avec cette datation. L'écriture mêle des lettres capitales et onciales (*D, E, H, M, N, T*, parfois pour les mêmes caractères), mais les *C* et les *E* ne sont pas encore fermés, les traits restent très droits, avec des empattements peu développés²⁰. L'emploi du latin plaide également en faveur de la première moitié du siècle, car les langues vernaculaires ne pénètrent vraiment la documentation épigraphique qu'à partir des années 1250²¹. Au Royaume latin de Jérusalem, on observe même un changement radical au milieu du siècle (en se fiant aux inscriptions portant une date), le français d'Outremer remplaçant alors définitivement le latin, avec son double statut d'éthnolecte et de langue véhiculaire²². L'épithaphe d'Adam d'Antioche, un des premiers nobles francs sur l'île, serait donc le seul texte épigraphique latin connu en Chypre pour la première moitié du XIII^e siècle.

Le texte débute par la date, suivie immédiatement du verbe *obiit*, puis du nom du défunt, avec son titre, et se conclut par la formule de prière pour le repos de son âme. Cette construction est tout à fait habituelle et permet de classer cette inscription parmi les textes obituaires²³, qui insistent sur la date de décès, par opposition aux inscriptions tumulaires (avec la formule liminaire *hic jacet*) se focalisant sur le lieu²⁴. Par sa forme en bâtière, le couvercle de sarcophage a dès sa découverte été rapproché des tombeaux de Godefroy de Bouillon et de Baudouin I^{er}, morts en 1100 et 1118, exposés dans la basilique du Saint-Sépulcre jusqu'à l'incendie de 1808²⁵. La mise en scène de l'épithaphe est, cependant, tout à fait différente. Sur les tombeaux royaux, elle occupe la place centrale sur la pierre, de plus le contenu même des inscriptions n'est pas formulaire, mais il dresse un portrait presque politique des rois. Celle d'Adam d'Antioche est plus neutre et a été inscrite sur la tranche, différents décors étant déjà sculptés sur le haut de la pierre. Parmi eux, deux écus sans figure et deux rosaces inachevées ont laissé penser à Camille Enlart que le sarcophage avait été réalisé par avance pour une

¹⁹ Mas Latrie 1889, p. 14. Ce personnage et sa généalogie sont connus par les *Lignages d'Outremer*. Voir Nielen 2003, p. 127 ; sur la famille d'Antioche, voir aussi Richard 1983, note 7 p. 177.

²⁰ Sur l'évolution de l'écriture épigraphique voir Debiais, Favreau, Treffort 2007.

²¹ Pour l'histoire de ce passage du latin au français dans les inscriptions de France, voir Ingrand-Varenne 2018.

²² Sur le statut et le développement de ce français d'Outremer, voir Minervini 2004, Aslanov 2006, et Minervini 2010 ; pour la culture écrite chypriote, voir Grivaud 2009, en particulier les pages consacrées aux langues et leurs pratiques dans le chapitre I, p. 23-25.

²³ Le terme d'obituaire rappelle aussi les manuscrits qui renfermaient les noms des défunts et leur date de mort, dans le but de célébrer des offices religieux à leur attention. Dans ce cas, ils s'inscrivaient dans le temps liturgique, cyclique, l'année de décès n'étaient donc pas indiquées, mais l'ordre des informations était le même : date + *obiit* + nom.

²⁴ Sur le développement des formules funéraires *hic jacet* et *anima requiescat in pace* dans les inscriptions médiévales, voir Ingrand-Varenne 2012.

²⁵ De Sandoli 1974, p. 51-59. Sabino De Sandoli reproduit le dessin des tombeaux fait par Elzear Horn en 1725.

personne indéterminée²⁶. Il est vrai que la localisation de l'inscription pourrait aller dans ce sens ; le graveur se serait servi de cet espace laissé vide, qui avait l'avantage de lui fournir un champ bien délimité et qui, par ailleurs, correspondait aux localisations des inscriptions souvent encadrantes ou liminaires, soulignant ainsi les éléments de sculpture et d'architecture²⁷.

Ce rapprochement avec les tombeaux de Terre sainte incite à mettre en regard les premières inscriptions funéraires du Royaume de Chypre avec celles connues au Royaume latin de Jérusalem (1099-1291). Sur les 71 inscriptions funéraires de terre ferme, 19 peuvent être assurément datées du XII^e siècle, 37 du XIII^e siècle, la datation des autres oscillant entre les deux siècles²⁸. Dans ces deux corpus, les inscriptions liées à la mort prennent place sur des supports très variés. Outre les grands tombeaux en bâtière évoqués précédemment, les dalles plates avec une épitaphe très brève (Jean de Valenciennes à l'église Sainte-Anne de Jérusalem²⁹, Philippe d'Aubigny, 1236, sur le parvis de la basilique du Saint-Sépulcre à Jérusalem³⁰ ; Raymond Marran, dont la tombe provenant de Limassol est conservée à Kastro³¹) ou au contraire remplissant toute la longueur de la pierre (Pierre de Vieille Bride, supérieur de l'Hôpital mort en 1242, à Acre³² ; dame Alis à Paphos³³). **(fig. 2)**

²⁶ Enlart, 1899, p. 487. Ce phénomène de préparation à l'avance des tombes, de leur décor et des épitaphes, est connu en particulier pour les plates-tombes. L'épitaphe préinscrite gardait des espaces vides pour préciser le jour, le mois et l'année du décès, mais ces informations n'étaient finalement pas toujours ajoutées.

²⁷ Ingrand-Varenne 2017.

²⁸ À l'inverse du Royaume de Chypre, les inscriptions funéraires ne représentent qu'un quart du corpus épigraphique du Royaume latin de Jérusalem. La plupart des textes épigraphiques étaient dans les décors des lieux saints, qui polarisaient l'écriture exposée. Il y a peut-être ici un biais des sources : ces inscriptions ont été transmises par des pèlerins lors de leur voyage en Terre sainte dès le Moyen Âge, mais elles ont presque toutes disparu aujourd'hui. Les inscriptions funéraires, elles, sont davantage connues grâce aux relevés que les Orientalistes ont faits de ces vestiges matériels au XIX^e siècle et aux découvertes archéologiques de ces dernières décennies.

²⁹ De Sandoli 1974, p. 166, n°224. Dimensions du fragment supérieur de la tombe (le seul conservé) : 81 x 77 x 15 cm.

³⁰ De Sandoli 1974, p. 64-65, n°74. Dimensions de la tombe en forme de trapèze : 210 x 85 (en haut)/67 cm (en bas).

³¹ Imhaus 2004, vol. I, p. 158, n°290. Dimensions : 216 x 48 x 19,5 cm.

³² De Sandoli 1974, n°406 ; Pringle 2007, n°2.

³³ Imhaus 2004, vol. I, p. 233, n°445.



Figure 2 : Dalle funéraire de dame Alis, XIII^e siècle, Paphos. Photo : Jean Michaud, CIFM/CESCM.

Des plaques de pierre de dimensions plus réduites étaient aussi utilisées (Gautier Mainneabeuf et son épouse Alemane mort en 1278 à Acre³⁴ ; Bernard en 1297 à Paphos³⁵ (**fig. 3**) ; Tu... de Brières, au XIII^e siècle à Limassol³⁶).

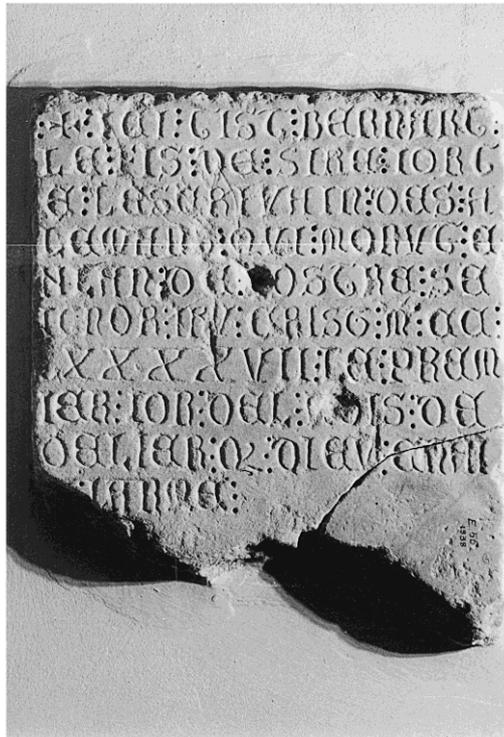


Figure 3 : Plaque funéraire de Bernard, 1297, Paphos. Photo : Jean Michaud, CIFM/CESCM.

³⁴ De Sandoli, 1974, p. 308-310, n°136. Dimensions de la plaque : 55 x 48 x 5 cm. Cette inscription est conservée au Musée de Cluny, musée national du Moyen Âge, à Paris.

³⁵ Imhaus 2004, vol. I, p. 232, n°443. Dimensions de la pierre : 53 x 45 x 5 cm.

³⁶ Imhaus 2004, vol. I, p. 204, n°384. Dimensions de la pierre : 46 x 66 x 18 cm.

Le support pouvait même être un petit bloc de pierre, de la taille d'un moellon, tel est le cas pour l'inscription de Pierre de Campagnolles, trésorier de l'Hôpital à Acre³⁷. L'inscription pour Jacques Dapel, mort en 1294, découverte à Limassol mais dont il ne reste aujourd'hui que la photo de l'estampage³⁸, était gravée sur une plaque de marbre de 22 cm de hauteur, sur 43 de largeur, et de 25 cm d'épaisseur³⁹. L'épithaphe en langue vernaculaire se déploie sur cinq lignes, auxquelles il faut ajouter une sixième ne portant qu'une lettre ou un monogramme de plus grande taille difficile à interpréter⁴⁰. (fig. 4)

+ ICI : GIST : SIRE : IAQVE
 DAPEL : QVI : TRE : PASA :
 LAN : DELLIN : CARNASIŌ :
 IHV : CRIST : M : CC : LXXXVIII :
 ANS : PRIES : POR LI :

A



Figure 4 : Inscription funéraire de Jacques Dapel, mort en 1294, Limassol. Photo de l'estampage publiée par Camille Enlart.

³⁷ Voir Ingrand-Varenne 2020.

³⁸ L'estampage est une empreinte exacte des inscriptions gravées en creux, réalisées sur du papier spécial sans colle, sans acide, que l'on humidifie et sur lequel on tape avec une brosse pour rentrer dans tous les creux et chasser les bulles d'air. Ce procédé est inventé – ou en tous les cas développé et appliqué à l'épigraphie – presque en même temps que la photographie au milieu du XIX^e siècle ; il vient s'ajouter aux techniques traditionnelles du dessin et de l'aquarelle (employée plus particulièrement pour la reproduction des peintures et inscriptions peintes).

³⁹ Enlart 1927, p. 235.

⁴⁰ Ce A, à travers barrée et plateau débordant dont les empattements sont très marqués, pourrait être l'abréviation du mot amen, comme le propose Enlart. On comprend toutefois mal pourquoi il a été isolé dans le coin inférieur droit, s'il s'agissait de la suite du texte. On peut également supposer que cette lettre est indépendante de l'épithaphe.

Ces petites pierres n'étaient certainement pas destinées à être au sol et recouvrir le mort (les inscriptions ne sont donc pas au sens strict des « épitaphes ») ; elles ne marquaient pas une tombe, mais devaient être encastrées dans un mur. Pour autant le formulaire funéraire n'est pas modifié et il faut interpréter le « ici gît » de manière plus distendue, dans un rapport de « distance dans la proximité » avec le corps et la tombe⁴¹.

Dans l'ensemble des exemples du XIII^e siècle, dans l'île de Chypre comme en Terre sainte, ce sont le texte et l'écriture qui sont premiers, même si des armoiries peuvent être gravées. Avec le nouveau support que constitue la plate-tombe à effigie, le rapport à la représentation visuelle change et la disposition graphique est modifiée, l'image du défunt devient centrale et l'écriture périphérique, renvoyée sur le pourtour⁴². Ainsi en est-il sur la dalle de Simone de Gibelet, morte en 1304 et inhumée dans la chapelle est de l'église de la Panayia Angelokistiki de Kiti, bâtie par sa famille⁴³. **(fig. 5)**



Figure 5 : Plate-tombe de Simone de Gibelet, 1304, église de la Panayia Angelokistiki de Kiti. Photo : Jean Michaud, CIFM/CESCM.

⁴¹ Sur l'inscription funéraire et son rapport au corps, voir Debais 2011a et Debais 2011b ; sur la formule « ici gît », voir Ingrand-Varenne 2012.

⁴² Grillon 2011b, p. 219 ; Debais 2009, p. 348-352.

⁴³ Imhaus 2004, vol. I, p. 142-143, n°271.

Ce nouveau type de monuments funéraires reste rare au XIII^e siècle en Orient, alors qu'il constitue un support déjà courant en Occident, en particulier dans la seconde moitié du siècle. Il est ainsi paradoxal que la couverture du livre dirigé par Silvia Rozenberg, intitulé *Knights of the Holy Land. The Crusader Kingdom of Jerusalem*, publié en 1999, présente une image retravaillée d'une effigie sur plate-tombe d'un nommé Hugues et dont le fragment est conservé au Monastère Notre-Dame-du-Mont-Carmel de Haïfa⁴⁴. Une telle image est parlante pour les Occidentaux, car entre les années 1250-1450, ce support constitue sans doute plus de 70% de la documentation épigraphique française, voire davantage dans certaines régions comme la Bourgogne⁴⁵, mais n'est pas du tout révélatrice de la production en Méditerranée orientale à cette époque. Il y a un décalage dans les supports de l'épigraphie funéraire au XIII^e siècle entre Occident et Orient, alors que les contenus et formes textuelles (en prose, tant en latin qu'en vernaculaire, usant de formules très codifiées) restent similaires⁴⁶.

Les inscriptions lapidaires non funéraires

La pierre peut recevoir bien d'autres messages que ceux liés à la mort. La pratique épigraphique de la colonie génoise de Galata (ou Péra) à Constantinople en fournit un bon exemple aux XIV^e-XV^e siècles, en Méditerranée orientale. Chaque extension de son territoire et construction de tour était gravée dans la pierre et exposé dans la muraille de la ville⁴⁷. Il en était de même à Caffa sur les rives de la Mer noire⁴⁸. En définitive, c'est son droit, son pouvoir, ses privilèges que Gênes faisait inscrire et rendait ainsi publics aux yeux de tous, signe visible et tangible de l'autorité du gouvernement⁴⁹. Véritable écriture politique participant à la construction du collectif, les inscriptions et armoiries sur les murs de la ville devenaient ainsi des « bornes coloniales » en Romanie génoise, selon l'expression de Siegrid Düll⁵⁰. Cette habitude de la communauté ligure s'observe aussi dans l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem où une inscription en lettres d'or datée du 26 mai 1104 indiquait les

⁴⁴ De Sandoli 1974, p. 281 n°378.

⁴⁵ Grillon 2011a, p. 89. Sur 794 monuments funéraires médiévaux de la Bourgogne ducale (du XII^e au XVI^e siècle), 702 sont rattachés à ce type de pierres tombales, soit 90% de ce corpus.

⁴⁶ Cet aperçu de l'épigraphie funéraire chypriote reste fort bref en attendant les résultats de la thèse en cours de Savvas Mavromatidis à l'Université de Chypre intitulée *The funerary sculpture of the Lusignan Kingdom (1192-1474/89) and its social role in the medieval Cyprus*.

⁴⁷ Voir Sağlam 2018. Il s'appuie notamment sur le corpus réuni par Rossi 1928.

⁴⁸ Volpicella, Skrzinska, Rossi 1928 et surtout Valkov 2015. Pour une étude plus générale sur les colonies génoises en Mer noire, voir Khvalkov 2018.

⁴⁹ Geo 1995.

⁵⁰ Düll 1995.

concessions faites par le roi Baudouin I^{er} aux Génois⁵¹. Celle-ci fut déposée au cours du siècle et Gênes fit alors intervenir la papauté (Alexandre III, puis Urbain III) pour la rétablir et la restaurer, preuve de l'importance symbolique voire juridique de cette modalité d'écriture de la norme que propose l'inscription par son exposition⁵² et sa permanence⁵³.

Si l'on ne retrouve pas en Chypre une pratique aussi forte, un texte datant du XIV^e siècle évoque lui aussi des droits et montre la volonté de les afficher. Découverte par Camille Enlart lors de sa fouille de l'église Sainte-Marie du Carmel de Famagouste en 1901⁵⁴, cette plaque de marbre, aujourd'hui disparue, était située dans le chœur de l'église, au nord de l'autel. D'après le rapprochement des fragments, elle devait mesurer 75 cm sur 47 cm. Une cavité avait été aménagée dans le mur pour la recevoir et des traces d'encastrement subsistent encore aujourd'hui sur le pan coupé nord⁵⁵. (fig. 6)



Figure 6 : Charte lapidaire, XIV^e siècle, Famagouste. Dessin de Camille Enlart.

L'édition critique proposée ci-dessous a été réalisée à partir du dessin de Camille Enlart, elle indique entre parenthèses la résolution des abréviations et entre crochets les propositions de restitution pour les lacunes (elles-mêmes inspirées d'Enlart, mais avec des

⁵¹ Pour l'édition, voir De Sandoli 1974, p. 24-26, n°32, pour l'interprétation et le débat suscité, voir Mayer, Favreau 1976, Kedar 1986 et Kedar 2004.

⁵² Sur la notion d' « écriture exposée », nous renvoyons à la réflexion fondatrice d'Armando Petrucci 1993.

⁵³ Il faut sans doute ajouter les trois bornes portant le nom IANVA (Gênes) gravé en grandes lettres découvertes dans le kibboutz Shomrat près d'Acre, qui, elles aussi, avaient fonction de marquage du droit. Voir Frankel 1980 pour la première mention.

⁵⁴ Enlart 1905, p. 199-201, Imhaus 2004, vol. I, p. 393-394, n°730.

⁵⁵ Plagnieux, Soulard 2006.

réerves) : + *Patea[t] un[iversis --- dona]tione (et) (con)cess[i]one ---] vicar[---] (et) d[---] anno d(omi)n[i M]CCC[---]VIII [---]brati conf[ir]mamus [s --- d]edi[mus ---] p(er)petuo c[---]] ab [---] una(m) antip[h]ona[m ---] usu (et) in (con)ve(n)tu Famag[usta] sup(er) q[---] lapide(m) d(e) marmo[re ---] i(n) pred[---] quo ad memor[iam ---] dictoru(m) s(an)c(tor)u(m) [---] perp]etuis [tempo]rib(us) dui[---]ta(m) ma(n)da(n)tes [---] mag[.] fut(ur)is quo [---] hec omnia (et) si[ngula fide]lit(er) obs(er)vari ; dat[um sub] sigillo comu[nitatis].*

L'aspect très lacunaire de l'inscription ne permet pas de comprendre l'ensemble avec précision, on y reconnaît cependant un vocabulaire (les verbes *confirmamus* et *dedimus* à la première personne du pluriel) ainsi que des formules qui permettent de la classer parmi les « chartes lapidaires », quoique ce terme soit impropre⁵⁶. L'expression liminaire *pateat universis* est une réminiscence diplomatique de la notification, la formule-outil qui déclare la volonté de porter à la connaissance des lecteurs/auditeurs de l'acte (on trouve souvent *notum sit omnibus*, avec le même sens). La formule de clôture, *datum sub sigillo communitatis*, reprend aussi une expression diplomatique, renvoyant à l'acte de sceller le document. Il s'agit certainement d'une fondation pieuse : celles-ci apparaissent dans les inscriptions dès la fin du XIII^e siècle, leur nombre augmente et leur texte s'enrichit aux siècles suivants. Le medium épigraphique est particulièrement justifié puisqu'il possède la durabilité nécessaire à une projection dans le temps long, permettant de rappeler chaque année, à perpétuité (*perpetuis temporibus*), les obligations qui sont la contrepartie de la donation⁵⁷. C'est ce que met en avant le texte en évoquant son propre support (*lapidem de marmore*). La mémoire de pierre (*memoriam*) participe ici, en tant que relais et amplification, d'un phénomène plus vaste de construction de la mémoire de l'individu.

Peut-on être plus précis sur la fondation en question ou ses acteurs et moteurs ? Michalis Olympios a fait une hypothèse séduisante, rapprochant cette inscription de la célébration de messe instituée tous les jours à l'aube pour faire mémoire du miracle de Pierre Thomas qui eut lieu dans l'église en 1358, lors de sa première visite alors qu'il était légat apostolique en Orient⁵⁸. Cependant la date de 1358 – ou plutôt la décennie après les trois C

⁵⁶ Le champ des « chartes lapidaires » vient justement d'être relancé dans le programme *SCRIPTA : Afficher le droit au Moyen Âge* dirigé par Vincent Debais en 2019-2020 à l'EHESS explorant les aspects juridiques, graphiques, formels et contextuels de ce que l'historiographie désigne sous le nom de « chartes lapidaires ». Les comptes-rendus des séances sont consultables sur le carnet de recherche *De Visu* : <https://devisu.hypotheses.org/category/chartes-lapidares> (consulté le 17 février 2021). Le terme lui-même a été généralisé par l'article de De Loye 1847.

⁵⁷ Favreau 2005.

⁵⁸ Olympios 2018, p. 240-241 et Olympios 2009, p. 30-31. Ce miracle est raconté par Philippe de Mézières (1327-1405) dans la *Vita* du saint qu'il a rédigée en 1366. Une nuit, alors que Pierre Thomas était en prières aux Carmes de Famagouste, un éclair descendit du ciel au-dessus de sa cellule. Des Arméniens, des Grecs et d'autres communautés en furent les témoins. Voir Mézières éd. 1954, p. 82.

clairement visibles – est tout à fait incertaine (les deux lignes sont d'ailleurs décalées sur le croquis) et n'a été donnée par Camille Enlart que comme supposition et même interrogation. L'analyse paléographique à partir du seul dessin n'est pas d'une grande aide pour mieux situer l'inscription dans le XIV^e siècle. De plus, de nombreux legs testamentaires ont été faits aux Carmes à cette époque, et il pourrait s'agir de la publicité de l'un d'eux. C'est en 1311 que l'ordre mendiant, implanté en Chypre dès le milieu du XIII^e siècle, reçoit l'autorisation du pape Clément V de s'installer à Famagouste, mais il faudra plus d'une dizaine d'années avant qu'un couvent ne soit fondé⁵⁹. Philippe Plagnieux et Thierry Soulard y voient une fondation de vicairie, s'appuyant sur le premier mot de la troisième ligne. Dans le contexte carmélite, néanmoins, le terme *vicarius* (c'est d'ailleurs ainsi que développe Enlart, et non par *vicaria*) pourrait aussi désigner une personne précise de l'ordre. Il s'agit en tous les cas d'un service à la demande de riches personnages, ayant des liens étroits avec les religieux du Carmel, pour entretenir et financer un ou plusieurs d'entre eux chargés des célébrations. L'emplacement choisi pour ce texte (chœur) montre d'emblée qu'on s'adresse aux religieux. Des donateurs étaient, par ailleurs, représentés agenouillés dans les décors peints au sud de l'église⁶⁰ et des donations sont connues de la part de Vénitiens et de Génois⁶¹. Ce contexte général permet de réduire quelque peu la fourchette chronologique possible de cette charte lapidaire aux années 1338, 1348, 1358, 1368 et 1378 (si l'on fait l'hypothèse d'une réalisation avant l'annexion génoise de Famagouste en 1383).

Un soin particulier a été apporté afin que cette inscription soit bien visible, car le creux des lettres était incrusté de « mastic bistre ». L'emploi de ce matériau avait pour but d'accroître la lisibilité du texte par le contraste de couleur entre le mastic, gris sombre, et la pierre blanche. L'efficacité visuelle d'un tel rendu participait sans doute à faire ressortir le texte parmi les autres signes iconographiques (de nombreux décors étaient peints au mur et au sol se trouvaient des dalles à effigie⁶²) et héraldiques (des armoiries étaient sculptées sur les clefs⁶³) et lui conférer une certaine autorité. Ce type de remplissage des inscriptions par du mastic (de la poix le plus souvent, avec un corps gras ou de la cire d'abeille⁶⁴) ou du plomb se rencontre dès l'époque carolingienne⁶⁵ et reprend une technique ancienne. Le catalogue rassemblé par B. Imhaus ne mentionne pas cette information, bien qu'il soit très attentif au

⁵⁹ Mais il l'est assurément en 1333. Olympios 2018, p. 239.

⁶⁰ Enlart 1899, vol. I, p. 344.

⁶¹ Voir par exemple Otten-Froux 2003, no. 175 et 185.

⁶² Se trouvait au milieu du chœur, notamment, la tombe de Guy Babin, mort en 1363.

⁶³ Plagnieux, Soulard 2006, p. 254-255 ; Enlart 1899, vol. I, p. 336-347.

⁶⁴ Pour l'analyse de ces substances utilisées voir par exemple : Bleton, Tchaplà, De Bazelaire 2001.

⁶⁵ Cette technique a été observée dans les épitaphes carolingiennes de l'Ouest de la France, voir Treffort 2020.

support, en indiquant par exemple la nature de la pierre utilisée, il est donc difficile de savoir si d'autres dalles en portaient la trace. Seule une autre pierre semble avoir porté des incrustations, mais suivant une technique différente, si l'on s'appuie sur le chapitre de Jean-Claude Bessac. Celui-ci a relevé dans une pierre gravée en V des trous au fond du sillon : il s'agissait de trous d'ancrage servant à maintenir le remplissage au plomb des lettres ; il pouvait être fondu et coulé dans la lettre surcreusée ou bien une baguette y était scellée par martelage⁶⁶. De manière générale, plusieurs techniques d'incrustations de matières étaient employées dans la sculpture en particulier à Byzance et dans la péninsule italienne⁶⁷.

Cette inscription est aussi intéressante par sa réception et le but du projet GRAPH-EAST est aussi de proposer une vision diachronique de ces textes épigraphiques, d'étudier leur transmission avec la conscience des filtres à travers lesquels ils ont été transmis : de la copie manuscrite dès le Moyen Âge par des pèlerins et voyageurs jusqu'aux réflexions actuelles sur les nécessités et conditions de restauration pour la sauvegarde du patrimoine, en passant par les missions archéologiques des Orientalistes aux XIX^e-XX^e siècles et la création des collections muséales (Musée de Cluny et Musée du Louvre dans le cas de la France). Or, Camille Enlart achève sa brève présentation de la pierre en indiquant : « cette plaque a été descellée et brisée lors de l'invasion musulmane, car les Turcs ont dû croire quelle cachait un trésor et ont dû être même assez superstitieux pour en emporter des débris comme talismans, car je n'ai pu en réunir qu'une moitié. » Que cette interprétation soit juste ou non, elle est révélatrice d'une attitude et d'un imaginaire qui pouvaient exister à l'époque ottomane et pour un Orientaliste face à ces écrits, ainsi que de la distance critique de l'érudit⁶⁸. L'association inscription-trésor montre tant la préciosité matérielle que l'attrait mystérieux qui pouvaient émaner de ces caractères latins incompris. Le rapprochement débris d'écrit-talisman n'est pas sans évoquer la mécanique des reliques, et leur vertu prophylactique ainsi que celle des charmes utilisant des alphabets étrangers. La destruction délibérée et non accidentelle dont résultent les multiples petits morceaux montre le pouvoir de ces écrits. Il est fort possible également que l'inscription ait été identifiée avec le poème funéraire du saint Carme enterré dans l'église. Enlart se demandait d'ailleurs si le renforcement dans le chœur pour recevoir une plaque rectangulaire allongée ne pouvait pas être l'endroit de l'épithèque de marbre de

⁶⁶ Bessac 2004, p. 76.

⁶⁷ Coden 2006, p. 25-55.

⁶⁸ Pour des exemples de réutilisation des pierres, voir notamment le réemploi des grandes dalles funéraires après 1570 à Büyük Hammam, le grand bain ottoman au centre de Nicosie, présenté par Philippe Trélat dans ce même volume (Trélat 2021b).

Pierre Thomas⁶⁹. Après avoir été inhumé à l'entrée du chœur sous une dalle en 1366, son corps fut déplacé dans le chœur même sous un monument plus somptueux. Une inscription faite d'un distique d'hexamètres léonins, mettant en avant sa piété mariale, fut composée par Jean d'Hildesheim, lui-même carme, et gravée : « *Virgo, virum rege virgineum, qui virginis alme / Conspicuum titulum gerit, huic sibi da loca palme.* »⁷⁰ Il y avait donc une confusion entre l'épithaphe et la charte lapidaire, et en tous les cas assurément une proximité physique entre les deux. Si l'inscription murale était perçue en relation avec saint Pierre Thomas, sa destruction comme sa récupération sont encore plus significatives.

Transition (épi)graphique à la période vénitienne

En 1489, la République de Venise prend officiellement les rênes du royaume de Chypre. Ce passage, conséquence de l'habileté diplomatique des Vénitiens, a été caractérisé par un glissement souple au niveau institutionnel de l'administration des Lusignan à celle des vénitiens. En réalité, la présence vénitienne dans l'île, qui remonte au XII^e siècle, aux deux premières croisades, a graduellement augmenté son influence jusqu'à l'invasion turque en 1570. Avec la chute d'Acre en 1291 et, en conséquence, la migration de nouveaux colons dans l'île, la République vénitienne a accru son intérêt pour Chypre, surtout du point de vue économique⁷¹. C'est à partir du XIV^e siècle qu'on commence à retrouver des pierres tombales ayant appartenu à des vénitiens, reconnaissables par les noms typiquement lagunaires comme Foscari, Foscari, et Cornaro⁷². Étonnamment, dans les tombes appartenant à la première phase, la langue utilisée pour les inscriptions est le français⁷³. C'est un constat qui pose de nombreuses interrogations sur l'usage des différentes langues, sur leurs spécialisations et sur leur poids symbolique⁷⁴, aussi bien que sur le fonctionnement des ateliers qui pouvaient offrir des œuvres standardisées pour toute la population, au-delà de l'appartenance « nationale » des sujets⁷⁵.

⁶⁹ Enlart 1899, vol. I, p. 342.

⁷⁰ Enlart 1899, vol. I, p. 338. L'épithaphe, jugée ridicule par Camille Enlart, est assez hermétique. Elle met en valeur le thème de la virginité et la figure de la Vierge par le polyptote *virgo, virgineum, virginis*.

⁷¹ Jacoby 2009, p. 69-70.

⁷² Voir Imhaus 2004, vol. I, p. 17, n°19, tombe d'Andrea Foscari, XIV^e siècle ; Imhaus 2004, vol. I, p. 122, n°242, tombe de Jofre le Vénicien, 1308 ; Imhaus 2004, vol. I, p. 53-54, n°104, tombe de Tommaso Foscari, 1372 ; Imhaus 2004, vol. I, p. 71-72, n°141 tombe de Francesco Cornaro, 1390 avec inscription en latin.

⁷³ Minervini 2019, p. 180-183 relève des cas similaires pour les communautés florentines et génoise.

⁷⁴ Minervini 2019, p. 192.

⁷⁵ Sur l'emploi des langues dans le royaume insulaire, voir Richard 2003 (en particulier les paragraphes sur les trois langues de la chancellerie de Chypre et l'emploi de l'arabe), Grivaud 2009, p. 19-33 et Bozkurtoğlu Özcan 2018.

La croissance de l'importance stratégique de Chypre sur les routes commerciales entre Venise, l'Égypte et les ports du Levant et, en outre, dans l'exploitation des matières premières comme la canne à sucre⁷⁶, le blé, l'huile, les légumineuses et le sel, aussi bien que dans la production de poteries et étoffes⁷⁷, a déterminé la présence stable d'une colonie vénitienne plus nombreuse⁷⁸. C'est grâce à la stabilité et à la durabilité de cette communauté qu'on peut découvrir une certaine production épigraphique façonnée par la culture vénitienne, et, plus largement, par la culture italienne. Au cours du XV^e siècle, l'horizon culturel italien fut bouleversé par la secousse de la Renaissance. Cette étiquette, si on se réfère au sens panofskien du terme, c'est-à-dire celui d'une période de réflexion systématique sur l'antiquité romaine perçue comme définitivement éteinte⁷⁹, cache en vérité des phénomènes complexes de continuité et de coupure avec le Moyen Âge. Dans les efforts des intellectuels humanistes, l'épigraphie, et plus en général les pratiques d'écriture, ont joué un rôle guère marginal. Quel impact donc sur les inscriptions chypriotes du XV^e et XVI^e siècle ?

Outre les volumes monumentaux de B. Imhaus sur les pierres tombales de Chypre, un premier inventaire des inscriptions de la période vénitienne a été effectué par Mia Gaia Trentin qui, en 2015, a porté à l'attention les dalles commémoratives en capitales à l'antique voulues par l'administration vénitienne⁸⁰. La chercheuse a remarqué comment les inscriptions de cette période reflètent les tendances graphiques typiques du milieu humaniste présent à Venise pendant la Renaissance. Cette intuition suggère d'approfondir les phases et les voies de transmission des nouveautés intellectuelles entre Chypre et la péninsule italienne, aussi dans le sillage du volume paru en 2012 *Cyprus and the Renaissance*⁸¹. La réforme graphique du XV^e et XVI^e siècle est en fait un long processus enraciné dans la culture humaniste de la fin du XIV^e siècle. À Florence, Pétrarque (1304-1374) et Coluccio Salutati (1332-1406) au début, mais surtout Poggio Bracciolini (1380-1459) et Niccolò Niccoli (1365-1437) par la suite, sont parmi les premiers érudits qui accordent une attention méthodique et raisonnée à l'orthographe et à la grammaire latines, mais aussi aux formes graphiques de l'antiquité romaine. Ces dernières s'infiltraient de façon directe surtout pour les lettres capitales, qui pouvaient être observées sur les monuments antiques encore existant dans les villes

⁷⁶ Voir surtout Ouerfelli 2008, p. 102-140.

⁷⁷ Coureas 2005, p. 103-104.

⁷⁸ Jacoby 2009, p. 60-61.

⁷⁹ Panofsky 1960.

⁸⁰ Trentin 2015, p. 287-306.

⁸¹ Arbel, Chayes, Hendrix 2012.

italiennes⁸², et par le biais des manuscrits carolingiens et pré-gothiques surtout en ce qui concerne l'écriture libraire minuscule⁸³. Les idées de ces intellectuels florentins sont donc à la base des premières expérimentations graphiques, d'abord en champ libraire, qui visent au dépassement de l'écriture gothique. Parmi d'autres éléments, ils réintroduisent la ligature & et æ et l'utilisation systématique du S rond à la fin des mots. En outre, dans leurs écritures on note une majeure distanciation des lettres et aussi un progressif abandon des lettres onciales⁸⁴.

L'application de ces innovations en champ épigraphique fait ses débuts dans la sculpture avec les portes de bronze du baptistère de Florence, réalisées par Lorenzo Ghiberti, seulement dans la troisième décennie du xv^e siècle et en peinture avec Masolino da Panicale (*Madonna dell'Umiltà*, Bremen, Kunsthalle) et Gentile da Fabriano (*Adoration des Mages*, Florence, Galerie des Offices) en 1423, à côté de l'écriture gothique largement plus répandue⁸⁵. Il ne s'agit pas d'une reprise servile de l'écriture antique mais d'une interprétation qui dans cette phase montre aussi des liens étroits avec l'écriture gothique, comme le manque d'empattements, des proportions qui tendent à la verticalité, une alternance d'épaisseurs du trait inconnue dans la tradition classique, une succession serrée des lettres, l'ample recours aux abréviations, des X avec un des deux traits ondulé, une alternance de lettres onciales et capitales⁸⁶. Toutefois, la variété de solutions apparues dans l'écriture humanistique ne s'explique pas seulement par le rapport avec les écritures médiévales mais aussi, comme l'a déjà remarqué Millard Meiss⁸⁷, par le rapport avec l'épigraphie romaine qui, à cause de ses nombreux siècles d'histoire, dévoilait forcément des caractères stylistiques hétérogènes. Si l'ambiance intellectuelle de Florence peut être considérée comme le berceau de l'« écriture à l'antique », avec le *summum* atteint par Leon Battista Alberti dans l'inscription de la façade de Santa Maria Novella, toutefois, vers la moitié du siècle, Padoue, ville avec une prestigieuse université et donc avec une forte tradition libraire, et puis Venise et Vérone seront les centres où la capitale humanistique aura un développement plus accéléré⁸⁸. À Padoue, et en général dans toute la Vénétie, les propulseurs de l'écriture à l'antique sont surtout les artistes et les collectionneurs d'antiquités, plus sensibles aux implications esthétiques et formelles⁸⁹. En fait, le rôle d'Andrea Mantegna et de Donatello dans l'expérimentation et la diffusion des capitales

⁸² En ce sens, il est important de rappeler qu'en 1429 Poggio Bracciolini publia les *Sylloge*, un recueil dans lequel il reproduit des inscriptions romaines antiques. Voir Kajanto 1985, p. 19-40.

⁸³ Voir l'étude fondamentale d'Ullman 1960.

⁸⁴ Ullman 1960, p. 18, 24.

⁸⁵ Zamponi 2010, p. 64-65.

⁸⁶ Petrucci 1988, p. 1-12 ; Mardersteig 1959, p. 285-308, p. 286 ; Meiss 1960, p. 98-100 ; Zamponi 2010, p. 65.

⁸⁷ Meiss 1960, p. 100-101.

⁸⁸ Meiss 1960, p. 108 ; Zamponi 2010, p. 66.

⁸⁹ Zamponi 2010, p. 73.

reste significatif. C'est ce que montrent les inscriptions dans les fresques de la Chapelle Ovetari dans l'église des Eremitani (1451-1457) et l'inscription en marbre sur le portail majeur du Saint Antoine de Padoue (1452) de Mantegna, et l'inscription-signature de Donatello sur le monument équestre à Gattamelata devant la même église (*ante* 1453)⁹⁰.

On aperçoit aussi une certaine tendance vers la création d'un canon épigraphique, inspiré par la capitale romaine d'âge impérial, qui atteint un sommet de formalisation avec la réalisation entre 1459 et 1460 du premier manuel pour l'exécution des capitales selon des principes géométriques (Ms Vat.lat.6852)⁹¹. L'auteur, l'érudit et *scriptor* véronais Felice Feliciano, l'a composé en italien, dans un langage qui s'adresse au lecteur, ce qui montre la motivation pratique d'un tel instrument plutôt que l'ambition théorique. En tout cas, la fonction des artistes est un élément à retenir parce que ce sont probablement eux les passeurs des nouveautés qui arriveront à Chypre.

L'inscription ayant autrefois appartenue à la tombe de Paolo della Pergola est particulièrement intéressante pour la compréhension des voies de transmission des capitales à l'antique. Il s'agit d'une pierre tombale conservée dans l'église de San Giovanni Elemosinario à Venise et datant de 1455, qui est un des premiers exemples du nouveau style dans la lagune, même s'il s'agit encore d'un stade expérimental⁹². Ce qui n'est pas surprenant puisque c'est seulement à partir des années 1470 que la capitale humanistique prend pied avec force dans les centres de culture de la Renaissance avec un canon déterminé⁹³.

Par rapport au contexte des réflexions de la moitié du xv^e siècle autour des formes graphiques en Vénétie, la précocité de l'inscription funéraire de Bernardino Priuli, conservée dans le dépôt lapidaire d'Enkomi, mais provenant de l'église franciscaine de Famagouste et datée de 1473, est plutôt surprenante. (**fig. 7**)

MARINUS DE PRIOLIS, VENETUS

FILIUS CONDAM. M[AGNIFICI]. DNI MARCI. P.

PIETISSIMO FRATRI BERNARDINO, IMMATURA MORTE

AD SUPEROS MIGRANTI PIETISSIME FECIT

M. CCCC. LXXIII. OTUBRIS DIE XIII⁹⁴

⁹⁰ Barile 2001-2002, p. 338 ; Zamponi 2010, p. 67.

⁹¹ Mardersteig 1959, p. 298-304 ; Meiss 1960, p. 108-109. Le manuscrit est visible en format numérique au lien : https://digi.vatlib.it/view/MSS_Vat.lat.6852 consulté le 16/02/2021.

⁹² Barile 2001-2002, 2, p. 317 et 337 ; Zamponi 2010, p. 70.

⁹³ Zamponi 2010, p. 70 et 73.

⁹⁴ Traduction : « Marino de Priuli, vénète, fils du magnifique seigneur Marc, l'a fait avec grande dévotion pour le pieux frère Bernardino, parti au ciel à cause d'une mort précoce. Le 13 octobre 1473. » Du point de vue syntaxique, la date placée à la fin de l'inscription pourrait aussi faire référence à la date de réalisation de la dalle

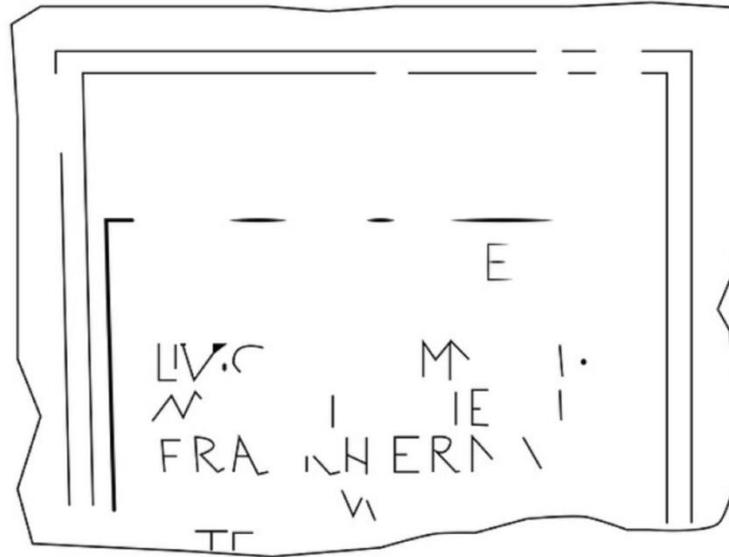


Figure 7 : Inscription funéraire pour un laïc, 1473, dépôt lapidaire d'Enkomi (provenant de l'église des Franciscains de Famagouste). Dessin de Maria Villano (d'après la photo de l'original).

En dépit de son mauvais état de conservation à cause de l'érosion, il est encore possible de distinguer des traits innovants qui font irruption dans le paysage lapidaire chypriote. En particulier, même si de manière presque imperceptible, les empattements et la forme de certains *M* dont le *V* central s'éloigne jusqu'à la base de la lettre. On aperçoit une modulation plutôt verticale mais avec une tendance horizontale outre à une mise en page élégante qui occupe toute la largeur du champ épigraphique. Le texte de l'inscription, qu'on connaît intégralement grâce à la transcription de Camille Enlart, nous informe qu'il s'agit d'une dédicace voulue par le frère du défunt, Marino. Les deux frères étaient membres d'une famille patricienne, les Priuli, qui ont bâti leur richesse grâce aux croisades et au commerce en Orient. En fait, un Priuli appelé Marino était mentionné en 1449 dans une lettre du sultan d'Égypte comme un ambassadeur à Alexandrie⁹⁵. Ce sont donc des hommes de haut rang, qui rentraient souvent dans leur patrie et qui pouvaient aussi commander et transporter des inscriptions, et être au courant des nouveautés.

Ce qui surprend encore plus, pour la cohérence avec les recherches graphiques qui se développaient sur la terre ferme, c'est une des cinq inscriptions commémoratives de la citadelle de Famagouste, celle du portail d'entrée, à la base d'un lion couronné de Saint Marc, daté de 1491-1492. Ce que l'on voit c'est une écriture capitale avec des proportions larges,

même. Toutefois, la mention du jour semble suggérer plutôt que la date est celle de mort de Bernardino. L'inscription n'est actuellement presque plus lisible. Imhaus 2004 vol. I, p. 253, n°489.

⁹⁵ Libri Commemorali, lib. 14, no, 83 et puis 120 in I libri commemorali della Republica di Venezia. Regestri. Vol. V, ed. Predelli 2012, p. 31, 44.

qui tendent au carré (comme dans le cas du *O* ou du *M*), distanciés de façon harmonique, avec une distinction entre l'espace blanc entre lettres et l'espace blanc entre mots. Les lettres ont des empattements légers même s'il n'y a pas encore une vraie modulation de la largeur des traits. Toutefois il s'agit d'une écriture à l'antique qui rappelle les expérimentations des années 1460 de Donatello et Mantegna. Cela pourrait s'expliquer par le fait que les vénitiens employaient dans la construction des œuvres publiques à Chypre des architectes et des ingénieurs de pointe. À partir des documents publiés, il n'est pas possible d'établir qui était le chef des restaurations de la citadelle de Famagouste dans les années 1490, en revanche on connaît bien le cas de l'architecte véronais Michele Sanmicheli (1484-1559). Ce dernier, après sa formation à Rome et après une période au service du pape Clément VII aux côtés de Bramant, Rafael, Sansovino et Sangallo, est rentré dans sa patrie à l'issue du sac de la Cité éternelle en 1527. Dès lors, il travailla pour la République Vénitienne en se spécialisant en architecture militaire, surtout dans les dominations d'Orient comme Corfou, Chypre et la Crète. Par conséquent, on est face à un artiste formé à Rome, au cœur donc de la Renaissance en contact avec les plus illustres artistes du moment, qui est en première personne (et pas par le biais de ses élèves) actif dans la Méditerranée orientale. Les artistes donc, encore une fois, apparaissent comme vecteurs du changement stylistique.

Si les inscriptions « publiques », de la fin du *xv^e* siècle de la citadelle de Famagouste, reflètent les nouveautés arrivées avec le souffle de la Renaissance italienne, il y a, dans les inscriptions funéraires, une période de coexistence entre l'écriture gothique et humanistique, sans que l'on puisse pourtant parler de compartiments étanches. On note en effet sur certaines inscriptions funéraires gothiques, un mélange de lettres onciales et capitales et une composition plus aérée avec une augmentation de l'espace blanc entre les lettres⁹⁶. **(fig. 8)**
(fig. 9)

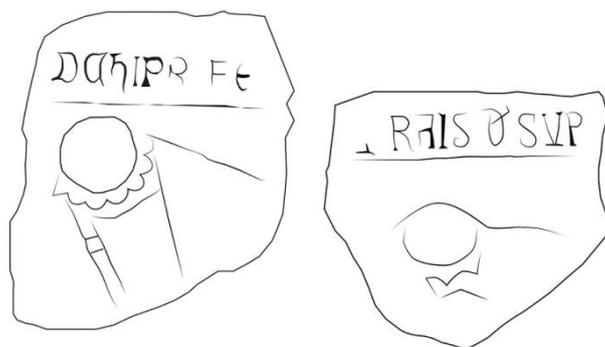


Figure 8 : Inscription funéraire pour un homme, représenté en armes, fin *xv^e* siècle ?, Kastro, salle du sous-sol.

Dessin de Maria Villano (d'après la photo de l'original).

⁹⁶ Imhaus 2004, vol. 1, p. 211, n°400-401.

Figure 9 : Inscription funéraire pour un chevalier, xv^e siècle, Kastro, salle du sous-sol (provenant de l'église des Augustins de Nicosie). Dessin de Maria Villano (d'après la photo de l'original).

Ainsi, au contraire, dans une inscription fragmentaire en lettres capitales de la fin du xv^e ou début xvi^e à Enkomi, mais provenant de Famagouste, qui à cause de son contenu (CONTARENO CYPRI [praefe]CTVS) aurait pu appartenir à une œuvre publique, on relève encore des proportions qui tendent à la verticalité, deux ligatures *CO* et *NT* et une disposition sur le champ épigraphique moins contrôlée que dans le cas de l'inscription de la porte de la citadelle de Famagouste⁹⁷. (**fig. 10**)

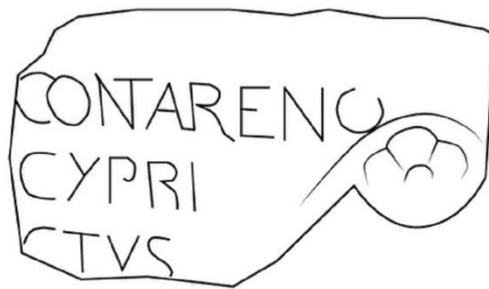


Figure 10 : Inscription du préfet Contarini, fin xv^e-xvi^e siècle, dépôt lapidaire d'Enkomi, (provenant de Famagouste). Dessin de Maria Villano (d'après la photo de l'original).

Une application donc superficielle des principes des capitales à l'antique, encore imprégnée d'éléments gothiques, sur un support dont la fonction n'est pas claire. Cette inscription présente aussi des particularités du point de vue technique grâce à l'utilisation, pour son exécution, d'un gravelet « langue de serpent » qui laisse deux pointes de distance égale et qui permet de graver en profondeur. L'exécutant a utilisé la technique du *stabbing*, en se servant de son outil perpendiculairement au plan de frappe, quand il tapait ; cela creusait la pierre et laissait des ponts⁹⁸.

Ces « contradictions » montrent que le processus de réception et de diffusion des styles qui voyageaient rapidement et qui ont coexisté aussi pendant longtemps, nécessite d'être approfondi au moins sur trois axes : premièrement, sur le rapport entre les différentes écritures dans l'île ; deuxièmement, le rapport entre ces écritures et les développements au sein des patries d'appartenance des colons ; et troisièmement, dans le cas de l'écriture

⁹⁷ Imhaus 2004, vol. 1, p. 384, n°723.

⁹⁸ Nous remercions Thierry Gregor pour la contribution sur les aspects techniques relatifs à cette inscription. Sur le *stabbing*, voir Grasby 2011.

humanistique en particulier, sur le rapport avec les inscriptions antiques locales. Peut-on parler d'une écriture humanistique chypriote ? Grâce aux récentes études de Lorenzo Calvelli, on a la certitude que les vénitiens nourrissaient un véritable intérêt pour les antiquités de Chypre, comme semblent le montrer, par exemple, les objets antiques découverts à Paphos ou à Salamis par le capitaine de Famagouste Giovanni Matteo Bembo en 1548, réutilisés pour embellir la place centrale de la ville⁹⁹.

Si l'on admet que les échanges ne sont jamais unidirectionnels, il reste aussi à explorer l'influence que les colonies latines en Orient ont pu exercer sur la terre ferme, surtout en ce qui concerne la connaissance de la langue et de l'épigraphie grecque. Pendant la Renaissance, par exemple, les inscriptions bilingues (dans notre enquête préliminaire elles sont absentes à Chypre¹⁰⁰), commencent à se répandre en Occident dans les milieux cultivés humanistes, comme nous le montre l'inscription du miroir de l'évêque Johannes Hinderbach à Trente, dans le château du Bonconsiglio, de 1468 attribué à l'érudit Felice Feliciano¹⁰¹. Dans la région adriatique, à partir d'une culture graphique déjà exposée à l'influence du grec dès le Moyen Âge¹⁰², depuis le XV^e siècle on note un intérêt renouvelé pour la langue et les écritures grecques incarné surtout par deux personnages célèbres, Ciriaco d'Ancona (1391-1442) et Sebastiano Borsa. Cet intérêt était sans doute augmenté par l'évènement marquant du Conseil de Ferrara-Florence (1438-1439) qui a déterminé l'arrivée en Occident d'illustres théologiens byzantins et de leurs délégations. Cependant, il est possible d'avancer l'hypothèse que la coexistence de nombreuses communautés dans les possessions d'outremer italiennes avait défriché le terrain et avait accéléré les processus évolutifs autour de la découverte de la langue et de l'écriture grecque, comme semble montrer le fait que Ciriaco d'Ancona, en personne, avait voyagé dans la Méditerranée orientale, faisant plusieurs fois escale à Chypre.

Ainsi, les inscriptions de Chypre de la période vénitienne semblent participer précocement aux expérimentations en champ graphique qui avaient lieu dans la péninsule italienne. Les artistes, surtout les ingénieurs et architectes italiens au service de la Sérénissime, apparaissent comme les vecteurs privilégiés des innovations qui, d'ailleurs, se diffusent de façon originale à cause du substrat culturel et historique local. La complexité des styles graphiques chypriotes aux XV^e et XVI^e siècles peut être due non seulement à la

⁹⁹ Calvelli 2012, p. 20.

¹⁰⁰ En ce qui concerne le domaine lapidaire. Pour d'autres supports, on peut citer le bassin au nom de Hugues IV de Lusignan, portant sur le bord extérieur une inscription arabe et sur les lèvres une inscription française, conservé au Musée du Louvre sous le numéro d'inventaire MAO 101 (voir Makariou 2012 et Ritzerfeld 2015).

¹⁰¹ Zamponi 2010, p. 70.

¹⁰² Zamponi 2010, p. 72 ; Trentin 2015, p. 290 ; Marangon 2020.

coexistence de plusieurs communautés, mais aussi au rapport avec son propre passé et ses monuments incontournables qui ressortent avec force dans le paysage de l'île.

Conclusion :

L'itinéraire très sélectif qui vient d'être proposé, du XIII^e jusqu'au XIX^e siècle, a montré un paysage uniquement minéral. C'est pourquoi plutôt que de proposer une synthèse qui n'a pas encore lieu d'être, nous voudrions en guise d'ouverture évoquer l'univers plus coloré et tout aussi varié des écritures peintes. La peinture constitue, en effet, la deuxième technique et matière la plus employée pour inscrire un texte au Moyen Âge, que ce soit sur l'enduit des murs, le verre des vitraux, le bois des icônes, les tesselles des mosaïques ou encore la pierre elle-même¹⁰³. Elle est bien présente en Chypre pour les textes en caractères latins, mais en des proportions fort restreintes en comparaison avec l'Occident, non parce que les décors ne sont pas inscrits, mais à cause de leur non conservation et sans doute aussi parce que c'est le grec qui occupe l'espace graphique. Ce choix d'écriture pose des questions sociolinguistiques et sociographiques en lien direct avec les questions religieuses, les relations entre les communautés et les Églises latine et grecque¹⁰⁴.

Citons néanmoins quelques exemples monumentaux, le plus souvent en relation avec les images. À Famagouste, le riche décor de l'église du Carmel comprenait des inscriptions, donnant sous les tableaux peints le nom de quatre saintes représentées¹⁰⁵. Plus tard, lors de l'occupation génoise de la cité, l'église Sainte-Anne reçut des peintures et on y lisait le nom du commanditaire génois Conrad Tarigo ainsi que celui d'un autre personnage ; une inscription était aussi visible dans la chapelle de la cathédrale Saint-Nicolas¹⁰⁶. Au siècle suivant, la chapelle royale de Pyrga, dont les peintures largement ruinées ont été documentées par les aquarelles de Camille Enlart, présentait au spectateur des représentations visuelles accompagnées de texte¹⁰⁷. Les icônes doivent aussi être prises en compte, d'autant qu'elles peuvent, par leurs dimensions, acquérir le statut de décor monumental. Tel est le cas de la très grande icône de la Vierge de Miséricorde trônant (203 x 156 cm, avec 16 scènes latérales),

¹⁰³ On trouve deux inscriptions peintes sur des tombes datant de 1383 et des années 1390, d'après Thompson 2006, p. 44.

¹⁰⁴ Pour une synthèse sur la période des Lusignan voir Nicolaou-Konnari, Schabel 2005, en particulier p. 171-183.

¹⁰⁵ Enlart 1899, vol. 1, p. 346. Il mentionne également dans une église à côté de celle des Carmes une figure de sainte Ursuline « peinte en buste avec un reste d'inscription VRSV... » (Enlart 1899, vol. 1, p. 337).

¹⁰⁶ Nous remercions Geoffrey Meyer-Fernandez de nous avoir indiqué ces inscriptions et renvoyons à son travail de thèse en cours de publication : Meyer-Fernandez 2019.

¹⁰⁷ Voir notamment Vaivre 2006, p. 301. L'inscription en français est un commentaire de scène situé sur la partie nord de la voûte orientale, au registre inférieur. De nombreux graffitis ont aussi été laissés sur les peintures, voir Schabel, Schryver 2003.

réalisée avant 1287 et aujourd’hui conservée au Musée byzantin de la fondation de l’Archevêque Makarios III à Nicosie¹⁰⁸. Les mêmes peintres pouvaient d’ailleurs mettre les noms de personnages ou des commanditaires en latin ou en grec¹⁰⁹.

Cette première étude semble révéler une répartition des écritures monumentales qu’il faudra approfondir et affiner. L’alphabet latin – qu’il soit employé pour écrire du latin ou du français – se déploie sur la pierre et dans les épitaphes, en particulier sur les dalles au sol, mais peu sur les murs des églises via la peinture, laissant sans doute la place au grec. Quelles voix cherchaient à se faire entendre et auprès de quelle audience, à travers le médium épigraphique ? Quelles écritures marquaient le paysage monumental, dans les espaces publics et les espaces sacrés ? Quelles évolutions (paléo-/épi-/socio-)graphiques montrent les textes gravés et peints ? L’enquête ne fait que débiter.

¹⁰⁸ Eliades 2017, et surtout Copsey 2021, qui, en s’appuyant sur les restaurations de l’icône réalisées entre 2012 et 2015, renouvelle les interprétations des scènes de miracle, des inscriptions latines, de la datation (avant 1287) et de la destination (Toulouse et non Nicosie).

¹⁰⁹ Ainsi cette icône contraste avec celle de Saint-Nicolas *tis Stegis* des mêmes artistes, qui montre un chevalier “Latin” avec son cheval et sa famille au pied de saint Nicolas mais portant des textes en grec. Nous remercions Annemarie Carr de ces précieuses indications.

Bibliographie :

ARBEL B., CHAYES E., HENDRIX H. (éds) 2012. *Cyprus and the Renaissance (1450-1650)*. Turnhout.

ASLANOV C. 2006. *Le français au Levant, jadis et naguère. À la recherche d'une langue perdue*. Paris.

BARILE E. 2001-2002. « Le iscrizioni per la tomba di Paolo della Pergola nella chiesa di San Giovanni Elemosinario a Venezia ». *Atti dell'Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti* 160, 2, p. 315-341.

BARRET S., STUTZMANN D., VOGELER G. (éd.) 2016. *Ruling the script : formal aspects of medieval written communication*. Turnhout.

BESSAC J.-Cl. 2004. « Techniques de taille et d'ornementation des dalles funéraires ». Br. Imhaus (dir.), *Lacrimae Cypriae : ou Recueil des inscriptions lapidaires pour la plupart funéraires de la période franque et vénitienne de l'île de Chypre*, Nicosie, vol. II, p. 65-77.

BLETON J., TCHAPLA Al., De BAZELAIRE H. 2001. « Contribution à l'étude des matériaux d'inclusion prélevés sur des dalles épigraphiques dans trois églises de la région parisienne ». *Revue d'archéométrie* 25, p. 217-224.

BOZKURTOĞLU ÖZCAN Ö. 2018. « A Multi-lingual Island in the Middle Ages : Cyprus of the Lusignan Dynasty ». A. Arikan, S. Cem Bilgin (éds), *4th Language, Culture & Literature Symposium/4. Uluslararası Dil, Kültür ve Edebiyat Sempozyumu, Antalya, Türkiye, 17-18 Mayıs 2018*. p. 1-18.

CALVELLI L. 2012. « Archaeology in the service of the Dominante : Giovanni Matteo Bembo and the antiquities of Cyprus ». B. Arbel, E. Chaye, H. Hendrix (éds), *Cyprus and the Renaissance (1450-1650)*. Turnhout, p. 19-66.

CHAMBERLAYNE T. J. 1894. *Lacrimae Nicossienses : recueil d'inscriptions funéraires, la plupart françaises, existant encore dans l'île de Chypre ; suivi d'un Armorial chypriote et d'une Description topographique et archéologique de la ville de Nicosie*. Paris.

CHASTANG P. 2008. « L'archéologie du texte médiéval : Autour de travaux récents sur l'écrit au Moyen Âge ». *Annales : Histoire, Sciences sociales* 63/2, p. 245-269.

CODEN F. 2006. *Corpus della scultura ad incrostazione di mastice nella penisola italiana (XI-XIII sec.)*. Padoue.

COPSEY R. 2021. « The Carmelite Background to the Icon of the Enthroned Virgin Mary in Nicosia ». *Carmelus* 68, fasc. 1, (à paraître).

- COUREAS N. 2005. « Economy ». A. Nicolaou-Konnari, C. Schabel (éds). *Cyprus. Society and Culture 1191-1374* (The Medieval Mediterranean Peoples, Economies and Cultures, 400-1500, 58). Leiden, Boston, p. 103-156.
- DE LOYE A. 1847. « Des chartes lapidaires en France ». *Bibliothèque de l'École des chartes* 8, p. 31-42.
- DEBIAIS V. 2009. *Messages de pierre. La lecture des inscriptions dans la communication médiévale (XIII^e-XIV^e siècle)*. Turnhout.
- DEBIAIS V. 2011a. « Écrire sur, écrire dans, écrire près de la tombe. Les aspects topographiques de l'inscription funéraire (IX^e-XII^e siècle) ». *Mémoires, tombeaux et sépultures à l'époque romane. Les Cahiers de Saint-Michel-de-Cuxa* 42, p. 17-28.
- DEBIAIS V. 2011b. « L'inscription funéraire des XI^e-XII^e siècles et son rapport au corps ». *Cahiers de civilisation médiévale* 54, p. 337-362.
- DEBIAIS V. 2017. *La croisée des signes. L'écriture dans l'image médiévale (800-1200)*. Paris.
- DEBIAIS V., FAVREAU R., TREFFORT C. 2007. « L'évolution de l'écriture épigraphique en France au Moyen Âge et ses enjeux historiques ». *Bibliothèque de l'École des chartes* 165, p. 101-137.
- DECTOT X. 2009. *Les tombeaux des familles royales de la péninsule Ibérique au Moyen Âge*. Turnhout.
- DÜLL S. 1995. « Armoiries et saints en tant que bornes coloniales en Roumanie génoise ». M. Balard, A. Ducellier (dir.), *Coloniser au Moyen Âge. Méthodes d'expansion et techniques de domination en Méditerranée du XI^e au XVI^e siècle*. Paris, p. 310-316.
- EASTMOND A. (éd.) 2015. *Viewing inscriptions in the late antique and medieval world*. New York.
- ELIADES I. A. 2017. « Enthroned Virgin Mary and Child with Carmelite monks and scenes of miracles in the Museum of Nicosia ». M. S. Calò Mariani, A. Trono (éds), *Le Vie della Misericordia. The Ways of Mercy*. Galatina, p. 53-80.
- ENLART C. 1899. *L'Art gothique et la Renaissance en Chypre*. Paris.
- ENLART C. 1905. « Fouilles dans les églises de Famagouste de Chypre ». *The Archaeological Journal* 62, n° 248, p. 195-217.
- ENLART C. 1927. « Deux inscriptions françaises trouvées à Chypre ». *Syria* 8/3, p. 234-238.
- ÉTIENNE DE LUSIGNAN 1573. *Chorographia, et breve storia universale dell'isola di Cipro principiando al tempo di Noè per in fino al 1572*, Bologne.
- FAVREAU R. 2005. « La notification d'actes publics ou privés par des inscriptions ». *Cinquante années d'études médiévales. À la confluence de nos disciplines : Actes du Colloque*

organisé à l'occasion du cinquantenaire du CESCO, Poitiers, 1-4 septembre 2003. Turnhout, p. 637-664.

FRANKEL R. 1980. « Three Crusader Boundary Stones from Kibbutz Shomrat », *Israel Exploration Journal* 30, p. 199-201.

GEO P. 1995. « Les symboles de Gênes dans les établissements d'outre-mer ». M. Balard, A. Ducellier (dir.), *Coloniser au Moyen Âge. Méthodes d'expansion et techniques de domination en Méditerranée du XI^e au XVI^e siècle*. Paris, p. 299-309.

GRASBY R. 2011. *Letter cutting in stone. A Work Book*. Sacketts.

GRILLON G. 2011a. *L'ultime message : étude des monuments funéraires de la Bourgogne ducale XII^e-XVI^e siècles*. Thèse de doctorat, Université de Bourgogne.

GRILLON G. 2011b. « Les plates-tombes bourguignonnes : la constitution d'un modèle (XII^e-XIII^e siècle) ». *Mémoires, tombeaux et sépultures à l'époque romane. Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa* 42, p. 215-220.

GRIVAUX G. 2000. « Les minorités orientales à Chypre (époques médiévale et moderne) ». Y. Ioannou, Fr. Métral, M. Yon (dir.), *Chypre et la Méditerranée orientale. Formations identitaires : perspectives historiques et enjeux contemporains*. Lyon/Paris, p. 43-70.

GRIVAUX G. 2009. *Entrelacs chiprois : Essai sur les lettres et la vie intellectuelle dans le royaume de Chypre, 1191-1570*. Nicosie.

IMHAUS Br. 2004. *Lacrimae Cypriae : ou Recueil des inscriptions lapidaires pour la plupart funéraires de la période franque et vénitienne de l'île de Chypre*. Nicosie.

IMHAUS Br., MORRISSEAU M. 1998. « Tombeaux et fragments funéraires médiévaux de l'île de Chypre », *Report of the Department of Antiquities Cyprus*, p. 225-231.

INGRAND-VARENNE E. 2012. « Formule épigraphique et langue : le cas de "hic jacet" ». É. Louvriot (éd.), *La formule au Moyen Âge*. Turnhout, p. 171-190.

INGRAND-VARENNE E. 2017. « Inscriptions encadrées/encadrantes : de l'usage du cadre dans les inscriptions médiévales ». Chr. Deloince-Louette, M. Furno, V. Méot-Bourquin (éds), *Apta compositio. Formes du texte latin au Moyen Âge et à la Renaissance*. Genève, p. 69-90.

INGRAND-VARENNE E. 2018. *Langues de bois, de pierre et de verre. Latin et français dans les inscriptions médiévales*. Paris.

INGRAND-VARENNE E. 2020. « The Inscriptions of the Latin Kingdom of Jerusalem : New Corpus and Perspectives ». V. Shotten-Hallel, R. Weetch (éds), *Crusading and Archaeology*, Ashgate, p. 328-344.

- JACOBY D. 2009. « The Venetians in Byzantine and Lusignan Cyprus : Trade, Settlement, and Politics ». A. Nicolaou-Konnari (éd.), *La Serenissima and La Nobilissima. Venice in Cyprus and Cyprus in Venice*. Nicosie, p. 59-100.
- KAJANTO I. 1985. « Poggio Bracciolini and Classical Epigraphy ». *Arctos* 19, p. 19-40.
- KEDAR B. Z. 1986. « Genoa's Golden Inscription in the Church of the Holy Sepulchre : A Case for the Defence ». G. Airaldi, B. Z. Kedar (éds), *I communi italiani nel Regno Crociato di Gerusalemme*. Gênes, p. 319-335.
- KEDAR B. Z. 2004. « Again : Genoa's Golden Inscription and King Baldwin I's Privelege of 1104 ». D. Coulon, C. Otten-Froux, P. Pagès, D. Valérian (éds), *Chemins d'outre-mer : Études d'histoire sur la Méditerranée médiévale offertes à Michel Balard*. Paris, p. 495-502.
- KHVALKOV E. A. 2018. *The colonies of Genoa in the Black Sea Region : evolution and transformation*. New York/Londres.
- LE POGAM P.-Y. 2012. « L'art funéraire en Chypre à l'époque gothique ». J. Durand, D. Giovannoni (éds), *Chypre entre Byzance et l'Occident, IV^e-XVI^e siècle*. Paris, p. 242-249.
- MAKARIOU S. 2012. « Le bassin d'Hugues de Lusignan, nouvelle interprétation ». *Bulletin de la Société Nationale des Antiquaires de France*, 2009, p. 241-249.
- MARANGON D. 2020. *Scrivere alla greca a Venezia : alfabeti ibridi e identità a confronto (secoli XI-XV)*. Thèse de doctorat, Université de Padoue.
- MARDERSTEIG G. 1959. « Leon Battista Alberti e la rinascita del carattere lapidario romano nel Quattrocento ». *Italia Medioevale e Umanistica* 2, p. 285-308.
- MAS LATRIE L. de 1879. *L'île de Chypre, sa situation présente et ses souvenirs du Moyen Âge*. Paris.
- MAS LATRIE L. de 1888. « Découvertes récentes en Chypre ». *Revue des questions historiques*, p. 225-230.
- MAS LATRIE L. de 1889. *Découverte des tombeaux d'un prince de Lusignan et du maréchal Adam d'Antioche*. Paris.
- MAYER H. E., FAVREAU M.-L. 1976. « Das Diplom Balduins I für Genua und Genuas Goldene Inschrift in der Grabeskirche », *Quellen und Forschungen aus italienischen Archiven und Bibliotheken* 55/56, p. 22-95.
- MEISS M. 1960. « Toward a more comprehensive Renaissance paleography ». *The Art Bulletin* 42/1, p. 97-112.
- MEYER-FERNANDEZ G. 2019. *Commanditaires et peintres à Chypre sous les Lusignan (1192-1474) : images d'un royaume multiculturel*. Thèse de doctorat, Aix-Marseille Université.
- MÉZIÈRES Ph. de, éd. 1954. *Vita sancti Petri Thomae*. J. Smet (éd.). Rome.

- MINERVINI L. 2004. « La langue française en Chypre ». Br. Imnhaus (dir.), *Lacrimae Cypriae : ou Recueil des inscriptions lapidaires pour la plupart funéraires de la période franque et vénitienne de l'île de Chypre*. Nicosie, vol. II, p. 169-174.
- MINERVINI L. 2010. « Le français dans l'Orient latin (XIII^e-XIV^e siècles). Éléments pour la caractérisation d'une scripta du Levant », *Revue de linguistique romane* 74, p. 119-198.
- MINERVINI L. 2019. « Veneziano e francese nell'Oriente latino ». D. Baglioni (éd.), *Il veneziano « de là da mar »* (Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie, 441). Berlin, Boston, p. 177-199.
- NICOLAOU-KONNARI A., SCHABEL C. (éds) 2005. *Cyprus : society and culture 1191-1374*. Leiden/Boston.
- NIELEN M.-A. 2003. *Lignages d'Outremer, Introduction, notes et édition critique, Documents relatifs à l'histoire des Croisades*. Paris.
- OLYMPIOS M. 2009. « Networks of the Contact in the Architecture of the Latin East : The Carmelite Church in Famagusta, Cyprus and the Cathedral of Rhodes », *Journal of the British Archaeological Association* 162, p. 29-57.
- OLYMPIOS M. 2018. *Building the sacred in a crusader kingdom : Gothic church architecture in Lusignan Cyprus, c.1209-c.1373*. Turnhout.
- OTTEN-FROUX C. 2003. « Un notaire vénitien à Famagouste au XIV^e siècle : Les actes de Simeone, prêtre de San Giacomo dell'Orio (1362–1371) ». *Thesaurismata* 33, p. 15-159.
- OUERFELLI M. 2008. *Le sucre : production, commercialisation et usages dans la Méditerranée médiévale*. Leyde.
- PANOFSKY E. 1960. *Renaissance and Resuscitations in Western Art*. Stockholm.
- PAPACOSTAS T. 1999. « Secular Landholdings and Venetians in 12th-century Cyprus », *Byzantinische Zeitschrift*, 92, 2, p. 479-501.
- PETRUCCI A. 1988. « “L'antico e le moderne carte” : imitatio e renovation ella riformagratia umanistica », J. Autenrieth (éd.), *Renaissance- und Humanistenhandschriften*, Schriften des Historischen Kollegs 13. Munich, p. 1-12.
- PETRUCCI A. 1993. *Jeux de lettres, formes et usages de l'inscription en Italie, XI^e-XX^e siècles*. Paris.
- PLAGNIEUX Ph., SOULARD Th. 2006. « L'église Sainte-Marie du Carmel de Famagouste ». J.-B. de Vaivre, Ph. Plagnieux (éds), *L'art gothique en Chypre*. Paris. p. 251-256.
- PREDELLI R. (ed.) 2012. *I libri commemorali della Repubblica di Venezia. Regestri*, vol. V. Cambridge.

- PRINGLE D. 2007. « Notes on some inscriptions from crusader Acre ». I. Shagrir, R. Ellenblum, J. Riley-Smith (éds), *In Laudem Hierosolymitani : Studies in Crusades and Medieval Culture in Honour of Benjamin Z. Kedar*. Aldershot, p. 191-209.
- RICHARD J. 1983. *Le Livre des remembrances de la secrète du Royaume de Chypre (1468-1469)*, Nicosie.
- RICHARD J. 2003. « Le plurilinguisme dans les actes de l’Orient latin ». *La langue des actes. Actes du XI^e Congrès international de diplomatique (Troyes, jeudi 11-samedi 13 septembre 2003)*. Consulté le 14 février 2021. <http://elec.enc.sorbonne.fr/CID2003/richard>
- RITZERFELD U. 2015. « The language of power : transgressing borders in luxury metal objects of the Lusignan ». M. Grünbart, S. Rogge (éds), *Medieval Cyprus - a place of cultural encounter*. Münster, p. 277-308.
- ROSSI E. 1928. « Le lapidi genovesi delle mura di Galata ». L. Volpicella, E. Skrzinska, E. Rossi (éds), *Iscrizioni genovesi in Crimea ed in Costantinopoli* (Atti della Società Ligure di storiapatria, v. LVI), Gênes, p. 143-167.
- ROZENBERG S. 1999. *Knights of the Holy Land. The Crusader Kingdom of Jerusalem*, Jérusalem.
- SAĞLAM H. S. 2018. *Urban palimpsest at Galata and an architectural inventory study for the Genoese colonial territories in Asia Minor*. PhD Politecnico di Milano.
- SCHABEL C., SCHRYVER J. G. 2003. « The Graffiti in the “Royal Chapel” of Pyrga ». *Report of the Department of Antiquities (Cyprus)*, p. 327-334.
- SOULARD Th. 2006. « La diffusion de l’architecture gothique à Chypre ». *Cahiers du Centre d’Études Chypriotes* vol. 36, p. 73-124.
- THOMPSON J. 2006. *Death and Burial in the Latin East. A Study of the Crusader Cemetery at Atlit, Israel*. PhD Thesis, Cardiff University.
- TREFFORT C. 2008. *Paroles inscrites : à la découverte des sources épigraphiques latines du Moyen Âge (VIII^e-XIII^e siècle)*, Rosny-sous-Bois.
- TREFFORT C. 2020. *Épigraphes carolingiennes du Centre-Ouest : milieu VIII^e-fin du X^e siècle*, Paris.
- TRELAT Ph. 2021a. « Les chrétiens orientaux dans les villes chypriotes (fin XII^e-XVI^e siècle) : implantation urbaine et quête identitaire ». *Histoire urbaine* (à paraître).
- TRELAT Ph. 2021b. « À propos de la découverte des dalles funéraires de Büyük Hammam à Nicosie par le Major Chamberlayne (1887) ». *Cahiers du Centre d’Études Chypriotes* vol. 50 (à paraître).

- TRENTIN M. G. 2015. « Latin Commemorative Epigraphs in Venetian Cyprus : Preliminary Considerations », A. Jacobs, P. Cosyns (éds), *Cypriot Material Culture Studies from Picrolite Carving to Proskynitaria Analysis* (Post Graduate Cypriot Archaeology Conference 2008). Bruxelles, p. 287-306.
- TRENTIN M. G. 2021. « Medieval and Modern Graffiti: Multicultural and Multimodal Communication in Cyprus ». *Cahiers du Centre d'Études Chypriotes* vol. 50 (à paraître).
- ULLMAN B. L. 1960. *The Origin and Development of Humanistic Script*. Rome.
- VAIVRE J.-B. de 2006, « La chapelle royale de Pyrga ». J.-B. de Vaivre, Ph. Plagnieux (éds), *L'art gothique en Chypre*. Paris, p. 297-304.
- VALKOV D. V. 2015. *Генуэзская эпиграфика Крыма [Épigraphie génoise de Crimée]*. Moscou.
- VOLPICELLA L., SKRZINSKA E., ROSSI E. 1928. *Iscrizioni Genovesi in Crimea ed in Costantinopoli*. Gênes.
- ZAMPONI S. 2010. « La capitale nel Quattrocento. Verso la fissazione di un modello (Firenze, Padova, Roma) ». *Studium Medievale* 3, p. 64-65.

Résumés :

Avec plus de 800 inscriptions, l'île de Chypre offre la plus forte concentration de textes inscrits en latin et français de toute la Méditerranée orientale au Moyen Âge. Cet article est une enquête exploratoire de cette documentation et se focalise sur trois dossiers, sous l'angle typologique, matériel et paléographique : les premières inscriptions funéraires au XIII^e s., les inscriptions lapidaires liées à la norme, telle la « charte lapidaire » de Famagouste au XIV^e s., et la transition graphique opérée à la période vénitienne (XV^e-XVI^e s.). Centrée sur les textes lapidaires, cette première étude s'inscrit dans un projet plus vaste englobant l'ensemble des inscriptions et graffitis en alphabet latin de la Méditerranée orientale (VII^e-XVI^e s.), en contact et en interaction avec les autres écritures

With more than 800 inscriptions, the island of Cyprus offers the highest concentration of medieval written texts in Latin and French in the Eastern Mediterranean. The aim of this paper is to offer a preliminary survey of such vast documentation, focusing on three aspects: typology, material and palaeography, exemplified by the earliest funerary inscriptions in the 13th c., the lapidary inscriptions related to the law, such as the "lapidary charter" of Famagusta in the 14th c., and also by the graphic transition to the Venetian period (15th-16th c.). Although concerned exclusively with lapidary texts, this first study is part of a larger project encompassing all the inscriptions and graffiti in the Latin alphabet of the Eastern Mediterranean (7th-16th c.), which were in contact and interacted with other writings.